

**Du discours sur l'Autre au discours sur soi :
*Le Voyage en Orient*¹ de Lamartine**

Véronique Magri-Mourgues

Au XIX^e siècle, la tradition du pèlerinage en terre sainte est réhabilitée sous une forme pleinement spirituelle et littéraire et fait coïncider aspirations romantiques et voyage en Orient. C'est Lamartine qui, en 1835, fixe la formule de « voyage en Orient » au singulier² dans le titre de l'œuvre qui nous occupe. La partie du voyage de Lamartine relatée dans les deux premiers volumes et qui intéresse notre étude se déroule en Syrie et en Palestine et s'organise au fil de trois randonnées successives entreprises à partir de Beyrouth, ville – ancrage à laquelle Lamartine revient à chaque fois et où il séjourne à trois reprises. Le premier itinéraire le mène de Beyrouth à Jérusalem en longeant la côte orientale de la Méditerranée qu'il quitte pour se diriger vers l'intérieur des terres jusqu'à Jéricho (du 1^{er} octobre au 5 novembre 1832). Le second, plus court, le conduit jusqu'à Damas (du 18 mars 1833 au 1^{er} avril de la même année). Le troisième enfin se déroule du 5 avril au 12 ou 13 avril 1833 pour une excursion aux cèdres du Liban et à Tripoli avant le retour à Beyrouth. Ensuite, notre voyageur et son équipage reprennent la mer jusqu'à l'escale de Jaffa en suivant les côtes de la Galilée avant de repartir pour Constantinople en passant par Rhodes, Smyrne, les Dardanelles. Un parcours terrestre les mène enfin en Bulgarie et en Serbie et clôt le second volume du récit de voyage.

Partir vers l'Orient en 1832, c'est, pour Lamartine, parier sur un renouveau politique, littéraire et spirituel.³ À quarante-deux ans, il entreprend un « pèlerinage d'homme et de poète » (p. 29 T. 1) dont il rapporte quelques « notes » ou « fragments d'impression » qui sont remaniés au retour du voyage avant d'être livrés au lecteur sauf pour quelques pages qui conservent l'allure spontanée d'une prise de notes au jour le jour. Les motivations de Lamartine sont toutes

personnelles. La forme même du récit de voyage respecte le « pacte autobiographique »⁴ défini par Philippe Lejeune comme l'identité assumée entre auteur, narrateur et personnage principal. C'est bien Lamartine qui assure le double rôle du voyageur et du narrateur. Il propose un récit autodiégétique.⁵ Enfin, le pacte référentiel garantit la véracité du récit, c'est-à-dire que le récit prétend refléter la réalité extérieure. Les conditions semblent donc réunies pour cette possible et paradoxale transmutation d'un discours sur l'Autre – armature du récit de voyage – en discours sur soi. Comment la dynamique qui conduit le voyageur vers l'Autre, lors d'un déplacement spatial, pourrait-elle aboutir à un mouvement réflexif de discours sur soi ? En quoi le mouvement vers l'Autre pourrait-il influencer sur la pensée de soi et construire progressivement une image du moi ? Un processus scriptural mène l'écrivain voyageur depuis les discours antérieurs au voyage, dont la relecture est un exercice préalable obligé, au discours pour soi sous-tendu par le jeu de la représentation, en passant par une stratégie du « rapprochement » entre l'Autre et le Même.

I. Un exercice de relecture

Les scories du passé

*Je n'ai presque jamais rencontré
un lieu et une chose dont la première
vue ne fût pour moi comme un
souvenir. (p. 407 T. 1)*

L'écrivain voyageur qui part pour l'Orient emporte avec lui tout un bagage culturel qui se trouve matérialisé, dans le cas de Lamartine, par « une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage » (p. 23 T. 1). Il est comme le représentant d'une communauté et porteur d'un discours collectif qui constitue une part de son histoire individuelle. Le déplacement spatial permet la confrontation des « lieux avec les Histoires » (p. 391 T. 1), autrement dit le savoir qui constitue la culture du voyageur est mis à l'épreuve des lieux qui l'ont vu naître.

Le voyage spatial s'avère indispensable à l'accomplissement du voyage dans la mémoire de l'écrivain. La rencontre avec les terres orientales fonctionne comme élément déclencheur de tout un processus mnémonique qui conduit le voyageur à un exercice de relecture de son propre passé.

Les lieux découverts apparaissent alors comme des décors de scènes historiques. Histoire et actualité s'entrechoquent. Le voyageur ouvre un feuilleté temporel dans une dynamique de « syllepse temporelle. »⁶

A mesure que nous approchons et que le cap de Byserte, puis le cap de Carthage, se détachent de l'obscurité, et semblent venir au-devant de nous, toutes les grandes images, tous les noms fabuleux ou héroïques qui ont retenti sur ce rivage, sortent aussi de ma mémoire, et me rappellent les drames poétiques ou historiques dont ces lieux furent successivement le théâtre. (p. 67 T. 1)

La remontée dans le temps peut être métaphorique et aboutir non plus à la confrontation de deux époques mais à l'abolition de toute durée. En terre d'Orient, le voyageur peut contempler de manière immédiate son propre passé sans avoir à recourir, en apparence, à un processus mémoriel. C'est un lieu commun pour le voyageur du XIX^e siècle de retrouver en Orient l'époque médiévale.

On ne comprend bien le régime féodal qu'après avoir visité ces contrées ; on voit comment s'étaient formées, dans le moyen âge, toutes ces familles, toutes ces puissances locales qui régnaient sur des châteaux, sur des villages, sur des provinces : c'est le premier degré de civilisation. (p. 405 T. 1)

Toutefois, cette reconnaissance ne peut se faire que par des relais, les ruines à reconstruire, les peintures comme représentations supposées fidèles. Lamartine observe des «monastères construits dans le style des villas florentines du moyen âge» (p. 130 T. 2).

Le château du scheik d'Hammana ne peut être comparé «qu'à un de nos plus merveilleux châteaux gothiques du moyen âge, tels du moins que les ruines nous les font concevoir, ou que la peinture nous les retrace (p. 156 T. 2).»

En voyage, l'écrivain feuillette les pages de sa propre histoire.

Ces nations poètes, comme les Égyptiens, les Juifs, les Indous, les Grecs, [...] celles-là, je les aime, je les vénère ; je cherche et j'adore leurs traces, leurs souvenirs, leurs œuvres écrites, bâties ou sculptées ; je vis de leur vie, j'assiste en spectateur ému et partial au drame touchant ou héroïque de leur destinée, et je traverse volontiers les mers pour aller rêver quelques jours sur leur poussière, et pour aller dire à leur mémoire le memento de l'avenir. (p. 66 T. 1)

Le déplacement vers l'Autre est indispensable à la constitution du moi du voyageur comme l'est la consultation d'un livre d'histoire dont les images s'animent, prendraient vie sous les yeux du lecteur. Les lieux traversés assurent le tremplin concret offert à l'imagination du voyageur qui fait revivre ou voit revivre des épisodes de l'Histoire. Lamartine est plus soucieux de célébrer les retrouvailles avec son passé que de se laisser surprendre par l'Autre qu'il rencontre.

Quelquefois même, Lamartine reconstitue le décor du passé. Ces images enfouies dans sa mémoire se substituent au paysage qu'il a effectivement sous les yeux. L'Athènes antique se dresse et remplace la ville moderne, tout en restant contenue dans les limites d'une parenthèse hallucinatoire :

Cet horizon est admirable encore aujourd'hui que toutes ces collines sont nues, et réfléchissent, comme un bronze poli, les rayons réverbérés du soleil de l'Attique.

Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux [...]

Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymette [...] J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. [...]

Rebâtissons le Parthénon : cela est facile, il n'a perdu que sa frise et ses compartiments intérieurs. [...]

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous, alors que les siècles, la guerre, les religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis plus de deux mille ans.
(p. 141-143 T. 1)

Si la mémoire du voyageur est remplie de souvenirs historiques, son esprit est aussi imprégné d'une culture livresque ; son propre discours sur l'Autre est parcouru par le discours des autres qu'il absorbe pour s'y confondre ou pour l'effacer. Les images resurgies du passé et évoquées au sens étymologique du terme occultent le monde parcouru par le voyageur. La description, exercice obligé du récit de voyage, est détournée de son rôle cognitif : l'illusion descriptive dont l'ambition est d'abolir l'écart temporel entre les deux moments, de la narration et de la réception, au bénéfice d'une utopique et toute conventionnelle immédiateté, se trouve elle-même dédoublée par une nouvelle strate temporelle qui se superpose à l'actualité même du voyageur. Le lecteur n'est plus seulement invité à

voir par le truchement du regard du voyageur mais aussi par le relais de son imaginaire seul. Cette reconstruction comme au second degré qui est donnée à lire entraîne forcément le recul du référent et franchit un pas de plus vers la fiction.

Lorsque la description s'étend au bénéfice de discours antérieurs posés comme des axiomes et concerne non plus des paysages mais les autochtones, les énoncés se chargent alors d'une portée évaluative et confinent au préjugé réducteur. Le lecteur, là encore, est convié à se glisser dans l'esprit du voyageur et à en adopter les perspectives ou les présupposés⁷ qui révèlent le préjugé.

L'épreuve du préjugé

Comment se manifeste formellement le préjugé ? Sur le plan syntaxique, les tournures les plus probantes sont celles qui esquivent la description au profit d'un schéma préétabli qui n'a nul besoin d'être démontré et qui repose par conséquent sur le principe de l'allusion, laissant l'énoncé incomplet.

Comparer l'inconnu au connu est une démarche spontanée du voyageur qui fait œuvre de traducteur d'une culture à l'autre : l'énonciateur puise inévitablement dans sa culture d'origine pour faire comprendre ce qui est différent à ses compatriotes restés en terre connue et établit ainsi une connivence qui parie sur un savoir commun. La comparaison avec le supposé connu supplée par exemple la dénomination exacte ignorée des arbres dans la plaine de Zabulon :

Je ne connais pas les autres arbres par leur nom : quelques-uns ont le feuillage des sapins et des cèdres ; d'autres [...] ressemblent à d'immenses saules par la couleur de leur écorce, la grâce de leur feuillage et la nuance tendre et jaunâtre de ce feuillage ; mais ils le surpassent au delà de toute proportion en étendue, en grosseur, en élévation. (p. 304 T. 1)

Le parallèle doit être réajusté pour décrire le plus précisément possible les chevaux de Damas : «Ils ressemblent à de grands chevaux normands, avec les membres plus fins et plus musclés, la tête plus légère, et l'œil large, ardent, fier et doux du cheval d'Orient » (p. 229 T. 2). Au milieu du bazar de Damas encore, Le kan d'Hassad-Pacha est « une immense coupole dont la voûte hardie rappelle celle de Saint-Pierre de Rome» (p. 230 T. 2).

Il est plus insolite de se servir de l'autochtone comme membre comparant d'une analogie. La démarche est adoptée notamment pour le portrait de deux Occidentaux installés sur les terres parcourues par Lamartine. Le portrait de Lady Stanhope, à laquelle notre auteur rend visite lors de son premier séjour à Beyrouth au tout début de son voyage en Syrie (le 14 septembre 1832), est brossé à coups de clichés sommaires :

Mystérieuse comme les Druzes, dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique ; résignée comme le Musulman, et fataliste comme lui ; avec le Juif, attendant le Messie, et, avec le Chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale. (p. 230 T. 1)

Le verbe absent des deux premiers segments comparants est aisément restituable sous une forme de présent de l'indicatif qui se charge alors d'une valeur omnitemporelle et érige l'énoncé en sentence qui trahit le préjugé. Nul besoin de décrire Druzes, Musulmans, Juifs que le voyageur a pu rencontrer, nul besoin de démonstration, il suffit de puiser dans un réservoir d'idées préconçues qui réduisent schématiquement et métonymiquement chacun de ces groupes à une caractéristique jugée représentative. Le même procédé est utilisé pour M. Baudin, un chrétien de Damas qui héberge Lamartine et qui est ainsi décrit : «Il s'accommode de tout et trouve du bonheur et de la sérénité partout, parce que son âme est résignée, comme celle de

l'Arabe, à la grande loi qui fait le fond du christianisme et de l'islamisme, soumission à la volonté de Dieu» (p. 213 T. 2).

Dans ces deux exemples, l'emploi de l'article défini, singulier ou pluriel, permet la généralisation qui annihile les disparités éventuelles au sein d'une classe, en faveur du stéréotype. L'énoncé de ces formules figées révèle davantage l'univers de croyance⁸ de l'émetteur qu'il ne sert à une véritable description de l'Autre. L'Autre est toujours ramené au même. L'étrangeté est retenue dans les mailles du tissu culturel occidental. La propre culture du voyageur constitue le point de départ obligé, la lumière projetée sur le différent pour l'éclairer à ses propres yeux et, par ricochet, aux yeux de son semblable, le lecteur. La description se donne pour tâche de niveler les écarts culturels et, de fait, esquive l'étrangeté. Mais, voyageur en terre étrangère, Lamartine se place lui-même sous le regard de l'Autre ; d'observateur il devient observé. La stratégie du rapprochement de l'Autre au même conduit à une nouvelle dynamique qui, faisant sortir concrètement le voyageur de son territoire, peut l'extraire aussi de son univers appris, ébranler ses certitudes.

II. La stratégie du rapprochement⁹

*Changer d'horizon moral, c'est
changer de pensée (p. 160 T. 1)*

La rencontre avec l'Autre est indispensable à la formation intellectuelle du voyageur amené à réévaluer ses propres connaissances à la lumière de l'étranger.

Cette grande et intime éducation de la pensée par la pensée, par les lieux, par les faits, par les comparaisons des temps avec les temps, des mœurs avec les mœurs, des croyances avec les croyances, rien de tout cela n'est perdu pour le voyageur, le poète ou le philosophe ; ce sont les éléments de sa poésie et de sa philosophie à venir. (p. 6 T. 1)

L'assimilation

L'étrangeté est relative: Lamartine et ses compagnons causent l'étonnement des autochtones. Ce qui est différent, jugé à l'aune de l'habituel ou du familier, devient bizarrerie. Lamartine, étranger arrivé en Syrie (p. 203 T. 1), se découvre une nouvelle virginité : « Ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé ! » (p. 228 T. 1). Il se trouve affublé d'un nouveau nom : on l'appelle *émir frangi, le prince des Francs* (p. 203 T. 1). Les voyageurs suscitent la curiosité. La fille du vice-consul de Kaïpha, M. Malagamba, ne peut cacher sa surprise : « Notre singulier costume était nouveau pour elle, et la bizarrerie de nos usages lui causait un étonnement toujours nouveau » (p. 354 T. 1). Le scheik de Zebdani « parut fort amusé de la manière de manger des Européens » (p. 203 T. 2), le sultan de Beglierbeg, « frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha » (p. 398 T. 2). L'altérité se déplace alors. L'Autre devient le relais pour se découvrir soi-même comme autre; le monde d'origine tout entier est posé comme extérieur à soi-même, comme mis à distance.

Ce renversement de l'étonnement établit une symétrie des attitudes et finalement brouille la place de la norme. Tout ce qui est européen ou français, qui appartient à la sphère culturelle d'origine du voyageur, peut par conséquent être remis en question ou évalué par rapport à d'autres usages. Le voyageur est ainsi amené à une interrogation réflexive. Cette symétrie spécifique du récit de voyage se concrétise dans la structure attributive, modèle syntaxique de la réversibilité. « Les dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré, mais cette altération n'a pas pu les dénaturer entièrement » (p. 149 T. 1).

Le verbe « être » est un verbe pour ainsi dire transparent ; il « fonctionne comme une copule, c'est-à-dire comme le marqueur du rapport prédicatif que l'attribut du sujet entretient avec le sujet. C'est donc un élément purement relationnel et référentiellement vide. »¹⁰ Quand c'est l'article défini qui précède l'attribut du sujet, une parfaite homologie

est établie entre les deux réalités confrontées ; en décrivant l'Autre, l'énonciateur ne peut que se situer dans sa propre sphère culturelle : Les Arméniens « sont les Suisses de l'Orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides » (p. 386 T. 2) ; sur la route qui mène de Constantinople à Andrinople, les paysans bulgares rencontrés « sont les Savoyards de la Turquie d'Europe » (p. 445 T. 2). L'assimilation peut aussi se faire par le biais de l'apposition qui construit une relation similaire à celle de l'attribut sans verbe copule : Bajazet II est le « Louis XI des Ottomans » (p. 367 T. 2) la mosquée de Sainte-Sophie est « le Saint-Pierre de la Rome d'Orient » (p. 378 T. 2).

La comparaison peut encore être maintenue dans une structure à quatre membres ; elle assure alors le rôle d'une passerelle entre la culture étrangère et la culture originelle :

La figure de ce Turc avait [...] cette résignation calme et sereine que donne à ces hommes la doctrine de la prédestination, et aux vrais chrétiens la foi dans la Providence ; - même culte de la volonté divine. (p. 149 T. 1)

Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans se tournent vers la Mecque. (p. 30 T. 2)

La similarité des pratiques suggère implicitement une interrogation sur l'identité des idéologies qui en sont le fondement.

Modèles et parangons

La comparaison peut se faire à l'avantage de l'exemple étranger qui est alors prôné comme modèle à suivre. Le retour critique sur ses propres coutumes ne peut là encore se réaliser qu'à la lumière d'usages autres. Le culte de la simplicité, de la nature, qui rejoint implicitement le mythe du paradis perdu, parcourt le récit de voyage. La pureté

originelle, source de sérénité, se trouve réalisée dans les mœurs étrangères et, plus particulièrement, dans la figure féminine, motif récurrent du *Voyage en Orient*.

Lamartine se laisse séduire par le charme des femmes de Rhodes et en profite pour fustiger les vices de la civilisation où règne l'artificiel : «Il est si doux pour un Européen accoutumé aux traits fatigués, à la physionomie travaillée et contractée des femmes d'Europe, et surtout des femmes de salon, de voir enfin des figures aussi simples, aussi pures, aussi calmes que le marbre qui sort de la carrière» (p. 155 T. 1).

Une dichotomie simpliste oppose plus largement ces deux parties du monde que sont l'Orient et l'Occident :

Les usages de l'Europe, les costumes et les habitudes des femmes d'Occident ont été en général le sujet des entretiens ; elles [les jeunes Arméniennes de Damas] ne semblent rien envier à la vie de nos femmes [...] on ne sait ce qu'elles auraient à envier à nos femmes du monde, qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille, et qui dilapident en peu d'années, dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie. (p. 219 T. 2)

À partir de ce motif de la simplicité, Lamartine s'élève à des considérations générales sur la théorie du bonheur. Un des pères du Mont Carmel est un exemple admiré par notre voyageur :

Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions.

L'échelle du bonheur est une échelle descendante ; on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les

positions élevées. [...] Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c'est un inconnu, pauvre et négligé du monde. (p. 358 T. 1)

L'énoncé adopte le ton des sentences avec notamment l'emploi du présent qui s'éloigne de la contingence du cas particulier pour atteindre la vérité péremptoire de la maxime.

Au pied du Mont Liban, les populations jouissent encore de « toutes ces voluptés instinctives de l'homme pur et simple, que nos populations ont perdues pour l'ivresse bruyante du cabaret ou les fumées de l'orgie » (p. 74 T. 2). Cette idée est encore reprise quelques pages plus loin lorsque Lamartine revient de Constantinople en caique et longe la côte d'Europe : « Notre peuple ne sent plus rien de ces voluptés naturelles : il a usé ses sensations ; il lui faut des plaisirs factices, et il n'y a que des vices pour l'émouvoir » (p. 410 T. 2).

Un autre motif est récurrent et croise celui de la vie au plus près de la nature considérée comme la seule authentique, c'est celui de la religion. Lamartine trouve en Orient une population tout entière dirigée par les principes spirituels :

Tout ce peuple, mœurs et lois, est fondé sur des religions. L'Occident n'a jamais été de même. Pourquoi ? Race moins noble, enfants de barbares qui se sentent de leur origine. [...] Pays d'or et de fer, de mouvement et de bruit. L'Orient, pays de méditation profonde, d'intuition et d'adoration ! (p. 233 T. 2)

La politique enfin est un autre domaine régi avec bonheur par l'esprit religieux et le souffle divin. C'est en mettant en parallèle deux figures éminentes et présentées comme homologues que Lamartine propose comme modèle la civilisation orientale. La démarche est toujours la même : la réflexion du voyageur s'appuie sur l'observation d'un cas

particulier, ici le gouverneur égyptien qui l'accueille à « Bayruth », pour s'élever à une analyse comparée plus générale fondée sur un mouvement inductif. Le discours sur l'Autre fonctionne par inclusion et métonymie ; un exemple est donné comme échantillon représentatif d'un ensemble et la dichotomie peut s'exercer au niveau conceptuel :

Il a pour son maître, et surtout pour Ibrahim, ce dévouement aveugle et confiant dans la fortune que je me souviens d'avoir vu jadis dans les généraux de l'empereur ; mais ce dévouement turc a quelque chose de plus touchant et de plus noble, parce qu'il tient à un sentiment religieux, et non à un intérêt personnel.

Ibrahim-Pacha, c'est la destinée, c'est Allah pour ses officiers ; Napoléon, ce n'était que la gloire et l'ambition pour les siens. (p. 189 T. 1)

Le discours sur l'Autre se charge d'une valeur didactique. Une leçon est donnée aux compatriotes par l'entremise d'un parallèle établi avec d'autres usages.

La critique peut se faire plus insidieuse et la description de l'Autre ne fonctionne alors que comme un détour, un relais pour stigmatiser en négatif les pratiques de son propre univers. Sous couvert d'une question, les usages de la femme occidentale sont blâmés :

La société n'existe pas pour elles [les femmes arabes] ; aussi n'ont-elles aucune de ces passions factices de l'amour-propre que la société produit ; elles sont tout à l'amour quand elles sont jeunes et belles, et, plus tard, tout aux soins domestiques et à leurs enfants.

Cette civilisation en vaut-elle une autre ? (p. 365 T. 1)

La satire se dissimule encore lorsque le parallèle est simplement suggéré puisqu'un seul membre est décrit,

l'autre restant de l'ordre de l'implicite à formuler par le lecteur : «Mais ce peuple, qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien non plus : il laisse au moins agir la nature librement autour de lui ; il respecte les arbres jusqu'au milieu même des rues et des maisons qu'il habite» (p. 153 T. 1).

Les trois thématiques, mœurs, religion, politique qui s'entrelacent dans l'esprit de Lamartine trouvent leur combinaison la plus parfaite dans le peuple des Maronites, parangon de l'idéal lamartinien. C'est leur portrait qui inaugure la typologie des peuplades du Liban (p. 99-142 T. 2) :

Si l'on veut avoir sous les yeux ce que l'imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur ; si l'on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, le désintéressement des ministres de la charité, l'influence sacerdotale sans abus, l'autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez les Maronites. (p. 104 T. 2)

Le discours n'est toutefois pas exempt d'arrière-pensées. Le discours sur l'Autre permet le retour réflexif et critique sur soi, sur sa civilisation, sur son mode de pensée mais il est aussi une invite adressée aux Européens pour une possible colonisation. Les Maronites seraient « une colonie toute faite » (p. 108 T. 2) pour l'Europe et pourrait servir de bastion à une action d'envergure : «Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l'Asie, de Smyrne à Bassora et du Caire à Bagdad, en marchant pas à pas ; en prenant les Maronites du Liban pour pivots de ses opérations» (p. 165 T. 2).

Chypre, image de la « terre de promesse » (p. 158 T. 1), nourrit les rêves de conquête de Lamartine.

[Elle] serait la plus belle colonie de l'Asie Mineure [...] elle nourrirait et enrichirait des millions d'hommes ; partout cultivable, partout féconde, boisée, arrosée, avec des rades et des ports naturels sur tous ses flancs ; placée entre la Syrie, la Caramanie, l'Archipel, l'Égypte et les côtes de l'Europe, ce serait le jardin du monde. (p. 321 T. 2)

Au rêve d'appropriation effective des terres orientales, répond une appropriation toute symbolique réalisée par la représentation de l'Autre, projeté dans un univers imaginaire. L'Autre et le même sont réunis dans une même altérité, littéraire et fictionnelle.

III. Le jeu de la représentation : un discours pour soi

[L'Orient], c'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination. (p. 228 T. 1)

«Des impressions toutes personnelles »¹¹

Même si le récit de Lamartine n'est pas explicitement adressé et adopte une forme narrativisée, il est dirigé vers tout lecteur potentiel qui appartient à la même sphère culturelle que l'auteur. Les occurrences de première personne du pluriel, pronom personnel¹² ou pronom et adjectif possessifs qui englobent l'énonciateur et ce type de lecteur, en témoignent. C'est un discours pour soi. Un des référents possibles de « nous » renvoie à ce couple énonciatif formé par le narrateur et le lecteur qui peut s'élargir à l'ensemble des Français voire des Occidentaux. Lamartine oppose par exemple la vie sédentaire occidentale et celle des peuples nomades. Tout le paragraphe suivant oscille du cas particulier, le « je » du voyageur qui fait lui-même une expérience temporaire du nomadisme, au « nous » des Occidentaux pour atteindre même à l'universalité de l'Homme:

Combien j'aimerais cette vie nomade sous un pareil ciel [...] La terre entière appartient aux peuples pasteurs et errants comme les Arabes de Mésopotamie.

Il y a plus de poésie dans une de leurs journées que dans des années entières de nos vies de cités.

En demandant trop de choses à la vie civilisée, l'homme se cloue lui-même à la terre [...]

Nos maisons sont des prisons volontaires.

Je voudrais que la vie fût un voyage sans fin. (p. 400 T. 1)

L'écriture narrative prend appui sur son objet d'étude premier, l'autochtone, pour se replier en fait sur la source énonciative et graviter autour du « moi » du narrateur.

Qu'il s'agisse d'une clause de style ou d'une note sincère, Lamartine affirme n'écrire qu'à son intention : « Je les [les notes de voyage] livre à regret ; elles ne sont bonnes à rien qu'à mes souvenirs ; elles n'étaient destinées qu'à moi seul » (p. 9 T. 1).

Une des motivations du voyage est l'espoir de renouveler son inspiration littéraire. Le voyage en Orient doit fournir la matière, les « couleurs » d'« une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale » (p. 14 T. 1). Les décors rencontrés sont à traverser dans tous les sens du terme : ils sont les lieux d'un itinéraire spatial certes mais ne constituent nullement une fin en soi. Ils doivent ouvrir à une sphère autre que référentielle. Tous les textes antérieurs ou à venir qui parcourent à l'état de traces ou d'esquisses ces lieux étrangers doublent l'espace d'une dimension littéraire et fictionnelle. Le discours sur l'Autre quitte alors toute prétention à la véracité ou au documentaire pour plonger dans l'univers imaginaire de l'énonciateur.

Littérature et poésie

Dans ces espaces reliques, Lamartine retrouve tout l'univers construit par ses lectures de jeunesse : «L'Orient tout entier était là, tel que je l'avais rêvé dans mes belles années, la pensée remplie des images enchantées de ses conteurs et de ses poètes» (p. 352 T. 1).

Plus particulièrement, c'est la parole de la Bible qui trouve un écho dans l'esprit de Lamartine :

Toutes les images de la poésie biblique sont gravées en lettres majuscules sur la face sillonnée du Liban et de ses cimes dorées, et de ses vallées ruisselantes, et de ses vallées muettes et mortes. (p. 241 T. 1)

Le terme de « scène » récurrent manifeste d'emblée la reconstruction du paysage naturel. L'Évangile est présenté comme une succession de scènes qui trouvent place dans le lieu le plus adéquat : «C'est dans cette gorge que la parabole touchante du samaritain place la scène du meurtre et de la charité. Il paraît que, dès le temps de l'évangile, ces vallées étaient en mauvaise renommée» (p. 29 T. 2).

Lamartine est sensible aux images bibliques dans « cette terre du témoignage » (p. 300 T. 1) ; il est conscient aussi de marcher dans les traces d'écrivains antérieurs ou d'artistes qui ont peint les lieux qu'il traverse.

Ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J'ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés ; et presque toujours un coup d'œil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et le grand homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré. (p. 330 T. 1)

Les noms d'illustres voyageurs sont cités, comme Chateaubriand¹³ bien sûr, qui passe pour l'initiateur du voyage littéraire en Terre sainte (p. 447 T. 1, p. 8 T. 2, p. 51 T. 2) mais aussi quelques allusions ponctuelles sont faites à Homère « double idéalisé du narrateur, »¹⁴ Dante (p. 155 T. 2), Milton (p. 458 T. 1), Lord Byron (p. 355 T. 1) lorsque Mlle Malagamba est comparée à Aïdé. Qu'il s'agisse d'une représentation littéraire ou picturale, c'est le potentiel artistique de tout paysage qui importe à Lamartine. Tout décor oriental rencontré se dédouble en une possible représentation forcément fictionnelle. Lamartine, qui domine Constantinople du haut d'un belvédère, s'étonne même de ne pas pouvoir citer un écrivain ou un peintre qui aurait représenté cette vue :

Je ne puis comprendre, chaque fois que j'y monte, [...] comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople, si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme ; comment aucun ne l'a décrite.

Serait-ce que la parole n'a ni espace, ni horizon, ni couleurs, et que le seul langage de l'œil, c'est la peinture ? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. (p. 374 T. 2)

Les réminiscences de tableaux réalisés sont toutefois là pour pallier les déficiences de la langue descriptive ; on assiste alors à un renversement de perspective : l'œuvre picturale censée reproduire le réel se trouve placée au premier plan comme si c'était la nature qui calquait les œuvres des peintres. C'est dans ces cas que l'écran culturel et imaginaire qui s'interpose entre l'énonciateur et le monde autre est le plus visible. La nature elle-même devient artifice. Devant la plaine de Zabulon, Lamartine s'écrie :

Ne trouvant rien, dans mes souvenirs des Alpes, d'Italie ou de Grèce, à quoi je pusse comparer ce magique ensemble, je m'écriai : « c'est le Poussin ou Claude Lorrain ! » (p. 306 T. 1)

La représentation prend le pas sur l'objet représenté. Lamartine se définit comme un artiste qui est « là aussi pour chanter toutes ces choses » (p. 53 T. 2). L'appropriation littéraire des lieux par l'écrivain voyageur peut être démontrée par l'emploi qui est fait des toponymes. Le nom propre n'est pas seulement cité comme balise sur la terre étrangère mais il est aussi utilisé en vertu du potentiel poétique qu'il recèle et qui est mis en valeur notamment par la traduction. Salamine est une « terre noirâtre, sans autre attrait que son nom » (p. 126 T. 1), le Liban est « une montagne solennelle comme son nom » (p. 177 T. 1). Le nom traduit supplée à la dénomination d'origine : « Les Arabes appellent ce lieu d'un nom qui veut dire *rocher coupé*. Les croisés le nomment dans leurs chroniques *castel peregrino* (château des pèlerins) » (p. 378 T. 1).

Enfin, de manière anecdotique, le comble de l'appropriation est réalisé lorsque Lamartine donne des noms de villes à ses chevaux, Scham, nom arabe de Damas, Tedmor, nom arabe de Palmyre, Saïde, l'antique Sidon. Plus sérieusement, *Voyage en Orient* mêle prose et poèmes,¹⁵ inclut une joute poétique (p. 367 T. 1) et énonce une théorie de la poésie qui livre sans doute la clé de l'œuvre de Lamartine et de sa pensée. Aller en Orient pour notre voyageur, c'est aller à la rencontre de la poésie sous toutes ses formes, c'est reconstituer par ce maillon la chaîne qui relie trois éléments, l'homme, la nature, Dieu. Le poète est défini comme « mens divinior », esprit qui recèle « quelque chose de cet instinct divinateur et prophétique qui dit la vérité sans la savoir » (p. 298 T. 1) ; le poète est « plus ou moins intelligent de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes, mais plus clairement à quelques-uns, par la voie de

ses œuvres » (p. 27 T. 1). La présence divine se manifeste dans la nature qui célèbre un hymne perpétuel à son créateur (p. 74 T. 2) ; le peuple hébreu, « peuple poétique à qui Dieu parlait par symboles et par images » (p. 241 T. 1) puis les poètes et les rêveurs, « ceux chez qui la nature parle encore assez haut pour être comprise et adorée » (p. 410 T. 2) décèlent les traces divines dans la création et chantent « l'histoire du monde » (p. 361 T. 1). Le discours sur l'Autre devient un discours sur « l'autre de tout monde, »¹⁶ la poésie en laquelle tous les antagonismes se résolvent. Narratif et lyrique se mêlent, brouillent les frontières entre référentiel et fictionnel et estompent les clivages entre moi et l'Autre pour les réunir dans le monde de la représentation.

L'Autre vers qui l'écrivain voyageur se déplace est entraîné dans un mouvement pendulaire qui tantôt le rapproche, tantôt l'éloigne de l'énonciateur. Le déplacement qui mène sur les terres orientales conduit le voyageur à un décentrement ou à un déplacement métaphorique d'une culture à l'autre. Cependant, des filtres s'interposent et finissent par se substituer à la vision de l'Autre lorsque des images du passé émergent de la mémoire du voyageur – personnelle ou représentative de la mémoire collective – lorsque des schémas préétablis freinent toute découverte authentique. L'Autre s'élude, échappe à toute connaissance véritable parce qu'il est constamment ramené dans l'univers du voyageur par cette résurgence du passé ou par les processus comparatifs qui induisent une réévaluation de la norme et une interrogation réflexive. La rencontre avec l'Autre ne peut se réaliser que par le retour sur soi et inversement la pensée de soi ne peut se constituer qu'après la confrontation avec le différent. Le déplacement est nécessaire à ce décentrement temporaire et salutaire de l'individu qui autrement serait condamné à une immobilité stérile ou à un mouvement circulaire sans fin autour du moi. L'Autre est la seule possibilité de se connaître soi-même : par le regard initial posé sur l'Autre et par le regard de l'Autre sur le

voyageur même, celui-ci peut s'instituer en exote et se révéler à lui-même. Le mouvement de translation d'un univers à l'autre se résout alors en une boucle réflexive qui ne peut s'ouvrir qu'à une autre altérité, celle du monde de la représentation et, plus particulièrement, celle de l'espace poétique, où cette fois le Même et l'Autre se trouvent réunis dans une même altérité.

Notes

1. Alphonse de Lamartine, *Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un voyage en Orient ou Notes d'un voyageur*, 1835, Œuvres complètes, T. VI (460 p.), T. VII (460 p.), Paris, 1861, volumes désignés respectivement par T. 1 et T. 2 dans notre exposé. Une nouvelle édition paraîtra prochainement aux éditions Champion, coll. Textes de littérature moderne et contemporaine, 1999, établie par Sarga Moussa.

La notion d'Orient est fort incertaine et fluctue au cours des siècles. Du sens premier, astronomique, issu de l'étymologie – dérivé de *oriri* / se lever, surgir, naître/ - et qui désigne un des quatre points cardinaux, l'est, dérive métonymiquement le sens géographique tout relatif. L'Orient désigne l'ensemble des pays situés « à l'orient » d'un autre, posé comme point de repère. Par rapport à l'Europe, l'Orient regroupe alors « l'Asie et parfois certains pays du Bassin méditerranéen ou de l'Europe de l'Est (Balkans) » (*voir Grand Robert de la Langue française*, Paris, 2^e éd., 1991). Le paradigme s'enrichit d'autres termes plus précis comme le mot « Levant » d'abord synonyme d'« Orient » dans le vocabulaire plus technique de la marine, puis désignant la côte occidentale de l'Asie ou les pays riverains de la Méditerranée orientale. À l'expression « Extrême-Orient » déjà attesté par Littré, s'associent les expressions « Proche-Orient » (début XIX^e siècle) et « Moyen-Orient » (mi-XIX^e

siècle), parfois mises en concurrence comme équivalentes de « Levant ». À ces incertitudes lexicales, s'ajoutent les connotations associées au mot « Orient » par l'imaginaire occidental qui contribuent à élargir cette notion au-delà des limites géographiques initiales, en vertu de certains critères supposés définitoires. Si le mot « Levant » est attesté dans l'œuvre de Lamartine, aucun des composés ne se trouve utilisé.

2. Voir Jean-claude Berchet, *Le Voyage en Orient, Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Laffont, 1985.

3. Lamartine connaît en France une situation politique instable et décevante marquée notamment par un triple échec aux élections législatives de Bergues, Toulon et Mâcon en 1831. Peut-être parviendra-t-il en Orient à réaliser ses rêves de grandeur et de gloire que la Monarchie de Juillet lui interdit ? Sur le plan littéraire, Lamartine part pour l'Orient en quête d'inspiration pour une épopée à venir conçue comme une suite de « visions » dont la scène principale serait située en Palestine. Enfin, aller en Orient pour notre écrivain, c'est revenir aux sources de l'Humanité et du christianisme.

4. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

5. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 253. Le narrateur est présent comme personnage principal de l'histoire racontée.

6. La syllepse temporelle est définie par Gérard Genette dans *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 21 comme un groupement anachronique régi par une parenté d'ordre spatial ou thématique.

7. Le présupposé « se présente comme une évidence, comme un cadre incontestable où la communication doit nécessairement s'inscrire, comme un élément de l'univers de discours » (Voir Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, p. 41).

8. L'univers de croyance peut être expliqué comme l'ensemble défini des propositions que le locuteur, au moment où il l'exprime tient pour vraies ou qu'il veut

accréditer comme telles (Voir Robert Martin, *Pour une logique du sens*, Paris, P.U.F., 1983).

9. Voir Madeleine Dobie, « La Rhétorique du rapprochement dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *Revue des Sciences humaines*, n°247, juillet-septembre 1997, p. 63-87.

10. Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F., p. 236.

11. *Correspondance*, À Monsieur Ronot, Marseille, 20 juin 1832. « Je ne compte point l'écrire [le voyage] : j'y vais chercher des impressions toutes personnelles ». On sait que des raisons pécuniaires ont prévalu à la publication de ces notes.

12. Parmi les pronoms personnels, « nous » est prépondérant. Voir Véronique Magri, *Le Discours sur l'Autre*, Paris, Champion, 1995.

13. Lamartine admirait Chateaubriand, même s'il lui est arrivé de critiquer les méthodes de son devancier (Voir Lofty Fam, *Voyage en Orient*, Paris, Nizet, 1960, note 302, p. 445).

14. Voir Sarga Moussa, « *Poetaviator* : la poésie et le poète dans le *Voyage en Orient* de Lamartine », colloque de la Napoule, *Poésie et voyage*, mars 1999, à paraître.

15. Voir Sarga Moussa, art. cit.

16. Voir Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 86.